**LES RENCONTRES & DEBATS DE POL’ETHIQUE**

LA MEMOIRE DES SAGES, REMPART DES EMPIRES

La bible raconte l’histoire du peuple hébreu, reliée à celle des autres peuples, au gré des rencontres dans les empires du monde. Cependant, l’histoire sainte, comme on l’appelle, possède la capacité de créer « un collectif » pour qui Dieu fait entendre sa Voix, dans un dialogue ininterrompu avec ses créatures. Si ce collectif ne concernait que le peuple hébreu, la bible aurait dû commencer par le récit de l’Exode, relatant la sortie d’Egypte et la naissance du peuple d’Israël ; malgré ce, le récit de la Création, sa Loi et la Terre de Sion « d’où jaillit la Tora » ont été transmises au peuple d’Israël, le seul à accepter le choix divin, comme le fait observer Rachi dès le premier verset de La Genèse. Qu’est-ce que ce choix implique ? Et qu’est-ce que ce collectif ?

La narration biblique s’arrête pourtant, alors que l’histoire continue. Comment comprendre ce fait ? La bible hébraïque (*Tanakh*) s’achève avec la période du 2e Temple (*Ezra & Néhémie* - IVe s.) Que signifie ce silence ? Il est certain que le contenu canonique de la Tora est clos, invariable, fixé définitivement pour toutes les communautés, par les Sages du 1er siècle. La Tora comporte 24 livres : les 5 livres de Moïse ou Pentateuque (***T****ora*), les livres des Prophètes (***N****eviim*) et les Ecrits Saints (***K****etouvim*). L’acronyme *TaNaKh* désigne couramment le texte biblique intégral.

Doit-on considérer que la destruction du Temple, la disparition de la souveraineté nationale, l’exil de la terre d’Israël, l’effacement même du nom d’Israël substitué par celui d’envahisseurs venus des rivages, les Philistins (d’où dérive le néologisme latin de Palestine, forgé par l’administration romaine), puis la dispersion au cours des siècles parmi les nations, signifient que le peuple juif n’a plus d’histoire en propre ?

Ce silence est mis en doute aujourd’hui par des universitaires dotés d’une culture juive, tels que Danny Trom, chercheur au CNRS en sciences politiques, associé à l’EHESS. Il fait partie d’une nouvelle génération d’intellectuels qui ressuscitent et interrogent les sources traditionnelles. Dans son riche et passionnant essai, *Persévérance du fait juif* sous-titré « une théorie politique de la survie », il se réfère au travail récent de Jean-Michel Salanskis, auteur d’un remarquable petit précis qui théorise *Le fait juif.*

Pour ce philosophe et mathématicien « la question juive » n’en est pas une : la pérennité du judaïsme, des Juifs et l’existence d’Israël sont des faits, des réalisations, un accomplissement irrécusable et impensé. Il examine les clichés les plus prosaïques à la lumière du raisonnement logique et il les désintègre un à un, selon une dialectique éprouvée par Platon à l’égard de la *doxa*. Les préjugés, relatifs notamment au sionisme, ne résistent pas à sa rigueur cartésienne.

Cependant DT partant du même fait juif relance la question en d’autres termes : si les Juifs sont sous la garde de Dieu, pourquoi sont-ils exposés à l’exil, aux persécutions et menacés d’extermination ? Et quel est le secret de leur survie i.e de leur résistance ? La réponse pour lui est politique et dès lors il s’agit de découvrir le schéma qui, dans les diverses configurations exiliques, organise la pérennité.

Les Textes Saints sont-ils vraiment silencieux à ce sujet ou est-ce nous, de la modernité, qui ignorons leur sens, faute de disposer des mots de passe, des codes de cryptage de ces textes ? DT propose de suivre une piste originale pour enquêter sur cette énigme. Il s’intéresse aux raisons pour lesquelles les rabbins ont assimilé à la sainteté, un texte d’apparence frivole qui pourrait faire le succès d’un roman feuilleton, à savoir le Livre d’Esther dont le cadre est l’exil de Perse.

Les rabbins ont intégré dans les Ecrits Saints l’histoire de deux femmes, relatée dans les rouleaux qui portent leur nom : *Meguilat Ruth* et *Meguilat Esther.* On hésite à dire qu’il s’agit d’histoires d’amour bien qu’elles aient fait rêver bien des poètes. Etrangement dans ce dernier livre, le rouleau d’Esther, le nom de Dieu est absent. DT  y voit un modèle structurant la conduite politique du peuple juif, en temps d’exil. Il commente ce texte de la tradition écrite, en s’appuyant sur la tradition orale pour y rechercher des critères d’intelligibilité d’une politique juive dite de « survie ». On pourrait y voir tout autant, un traité magistral de relations internationales.

Il faut rappeler que dès l’Antiquité, au moment même où l’histoire biblique semblait se consumer dans les ruines fumantes de Jérusalem, le projet encyclopédique du talmud s’élaborait en vue de conserver les paroles des Sages, tandis qu’un contemporain, Flavius Joseph, issu de l’aristocratie juive sacerdotale, s’attachait à sauver l’histoire de son peuple, en rédigeant le récit des événements politiques survenus jusqu’à son époque. Dans un court essai polémique, d’une étonnante actualité, *Contre Apion*, il souligne que les Juifs ont toujours confié le soin de la narration de leur histoire, aux meilleurs d’entre eux, à ceux capables d’en interpréter le sens ie les prêtres et les prophètes.

Vingt siècles après la destruction du Temple, c’est bien entre les mains des rabbins que l’historien israélien Yossef-Haïm Yerushalmi découvre le substrat de la mémoire juive et change le cours des sciences juives. Adoptant les analyses de Maurice Halbwachs (*Les cadres sociaux de la mémoire*), il s’attache aux formes spécifiques de la mémoire juive collective. Dans son essai *Zakhor*, Yerushalmi met en évidence le fait que, parallèlement aux langues juives de l’exil, il existe une expérience de l’historicité propre aux Juifs, au sein des cultures dans lesquelles ils vivent. Il montre que c’est dans leur liturgie, leurs prières et leurs *piouytim* (poésie chantée) que les Juifs ont maintenu vivante leur mémoire et qu’ils ont relaté les événements de leur histoire.

DT développe cette perspective plus avant dans son livre *Persévérance du fait juif*. Ses investigations le conduisent à dégager du texte même de la Tora écrite, auquel appartient le Livre d’Esther, un modèle prédictif de l’histoire et de la politique propres au peuple juif en *galout*, incluant le rôle de l’Etat d’Israël. Il s’agit de la figure du « gardien protecteur », héritée de « l’alliance royale » pratiquée par les dirigeants juifs, représentation autour de laquelle s’articulent les relations des Juifs avec le pouvoir.

Les hypothèses et fondements théoriques de ce modèle, parfois leurrant, ont été discutés lors d’un séminaire organisé par POL’ETHIQUE qui s’est déroulé, en janvier 2019, dans le beth midrach dirigé par le Rav Gronstein et sous son égide. Nicolas Weill a présenté l’ouvrage en débattant avec Danny Trom. Parmi les interventions, on comptait notamment celles de: Jean-Michel Salanskis, Bruno Karsenti, Claude Riveline, Rav Yona Abitbol, Eva Tanger, Jo Toledano, Hayim Meïr Trancart.

 ET